

Levy-Bloch des études juives d'une intéressante vérité anecdotique et d'un faire preste, et encore Kosloff, Hurard, Zina Gauthier, Béatrice Appia, Itthier, Medici, Yves de Brayer, Mme Pascalis, Mme Pangalos-Picard : un bon portrait et de jolies fleurs; Rybach, Mlle Okanouyé, Gaston Varenne, Mlle Baskind, Mme Jeanne Jolly. Très peu de sculpture, le portrait de *brave homme*, d'excellente facture et de sentiment pénétrant d'Henri Martinet, le *berger au lévrier* de Fath, très élégant, des statuettes de Mme Simone Tallichet, une Eve assez gracieuse de Perelmann, le buste de M. Raoul Péret par Zelikson, des Clemenceau, des Foch et autres thèmes d'actualité traités en l'absence de tout modèle.

§

Les dimensions fatales d'un article sur une exposition aussi nombreuse que celle des Indépendants me contraignent à ajourner à ma prochaine chronique l'étude de la sélection des Futuristes italiens que leur guide esthétique, le poète F.-T. Marinetti, est venu inaugurer avec éclat en des conférences brillantes et documentées, avec un bel accent d'aspiration vers un avenir recréé.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : reconstitution du triptyque de l'*Annonciation* d'Aix-en-Provence; tableaux de l'école avignonnaise des XIV^e et XV^e siècles; nouveaux enrichissements du département de la peinture. — L'exposition du Romantisme à la Bibliothèque Nationale. — Mémento. — Erratum.

A deux reprises, d'abord à l'Exposition des Primitifs français en 1904, puis à celle de l'art flamand au Jeu de Paume en 1923, on a pu admirer à Paris un tableau rendu célèbre tant par sa beauté propre que par les discussions soulevées par le problème de ses origines : l'*Annonciation* appartenant à l'église de la Madeleine d'Aix-en-Provence. Des études et des commentaires, impossibles à résumer ici en quelques lignes, dus à de nombreux historiens — parmi lesquels il faut surtout citer Henri Bouchot, qui le remit en lumière en 1904, les éminents critiques d'art flamands G. Hulin de Loo et H. Fierens-Gevaert et, dernièrement, MM. L. Demonts, Paul Jamot,

L. Gillet, Paul Fierens — qui s'en sont occupés, on peut conclure que le maître anonyme qui peignit cette œuvre pour l'église où elle se trouve encore aujourd'hui (cette destination semble prouvée par la représentation, au revers des volets dont nous allons parler, de la scène du « *Noli me tangere* » entre le Christ et la Madeleine et par la présence, dans un vitrail de l'église où est agenouillée la Vierge, des armes d'une famille provençale : les Mailli, suivant M. C. de Mandach, ou les Rochechouart, suivant M. J. Guiffrey) fut formé, avec le « Maître de Flémalle » et le Suisse Conrad Witz, à l'école pré-eyckienne de Dijon issue des enseignements de Claus Sluter (le décor général du tableau montre l'influence du génial auteur du *Puits des Prophètes*) et l'on s'accorde à fixer entre 1440 et 1450 l'éclosion de « cette fleur de force et de grâce », suivant la juste expression de M. Paul Jamot, qu'est le tableau d'Aix.

A l'origine, celui-ci ne se présentait pas seul, comme aujourd'hui : à l'exposition du Jeu de Paume en 1923, furent révélés deux panneaux représentant dans des niches, au-dessous d'une tablette chargée de livres, les prophètes Isaïe et Jérémie, panneaux que leur facture, la similitude du décor des colonnes des niches avec celui du panneau central, enfin leurs dimensions, démontraient clairement être les volets primitifs du retable d'Aix. Un de ces panneaux, *l'Isaïe*, appartenant à la collection Herbert Cook, de Richmond, avait subi lui-même un autre avatar : scié dans sa hauteur, il avait été amputé de la partie représentant la tablette avec les livres, et celle-ci avait échoué au Musée d'Amsterdam, tandis que le *Jérémie*, au complet, avait été acquis en 1923 par le Musée de Bruxelles.

Nous avons rappelé ici même (1) toute cette histoire quand, il y a trois ans, appliquant le système de prêts entre musées conseillé par l'Institut de coopération intellectuelle, le Musée d'Amsterdam envoya au Louvre, en réciprocité du dépôt que ce dernier lui confiait de la *Chute des damnés* de Jérôme Bosch, la petite nature morte aux livres qu'il possédait. Nous déplorions alors cette dispersion en quatre endroits différents des éléments constitutifs d'une même œuvre. Ces regrets, partagés par tous les amis de l'art, il faut remercier vivement M. Jean Guiffrey, conservateur du département des peintures

(1) Voir *Mercure de France*, 1^{er} juillet 1927, p. 168.

du Louvre, de les avoir atténués : il a eu l'heureuse idée de réunir au moins temporairement les diverses parties du triptyque de l'*Annonciation* d'Aix, et depuis la fin de décembre on peut admirer (et on le pourra jusqu'au 1^{er} mars) dans la salle des Primitifs français, les quatre peintures d'Aix, de Bruxelles, de Richmond et d'Amsterdam rassemblées côte à côte comme elles le furent autrefois (certaines discordances de tonalité qui s'observent entre elles sont seulement l'effet de repeints ou de nettoyages). Nous croyons savoir que, pour garder au moins trace de cette heureuse, mais trop brève, résurrection, l'administration des Beaux-Arts se propose de faire appel au talent d'un peintre auquel on doit déjà des relevés excellents des peintures murales de nos vieilles églises, M. Yperman, pour exécuter des copies exactes des volets avec leurs revers et de les offrir ensuite à la ville d'Aix, en remerciement de son prêt obligeant, pour être réunis au panneau central et offrir désormais aux visiteurs de l'église de la Madeleine une restitution intégrale de l'œuvre primitive.

Dans cette même salle il faudra regarder ensuite quatre peintures de l'école avignonnaise à ses débuts, entrées depuis peu au Louvre et qui, s'ajoutant à l'admirable *Pietà* de Ville-neuve-lès-Avignon, constituent maintenant un ensemble important et significatif de cette école, un des centres de peinture les plus intéressants et, parfois aussi, les plus déroutants des XIV^e et XV^e siècles. Il s'agit d'abord de deux panneaux, divisés chacun en deux parties inégales, d'un triptyque dont la partie centrale a disparu et représentant, dans les compartiments principaux, deux scènes de la vie de saint André, accompagnés, dans les compartiments plus étroits, d'un saint Sébastien et d'une sainte martyre sans signe caractéristique. Ils proviennent de Thouzon, commune du Thor (Vaucluse) où se trouvait autrefois un prieuré dépendant de l'abbaye de Ville-neuve-lès-Avignon. Ils avaient été acquis par un collectionneur de Marseille, le comte de Demandolx-Dedons, qui les prêta ensuite au Musée des Arts décoratifs où ils ornèrent pendant assez longtemps la petite salle gothique du premier étage. M. André Pératé, qui leur a consacré alors un savant article dans la *Gazette des Beaux-Arts* (2), les rattache — comme le

(2) Livraison de mars 1924. — Cf. également sur l'école avignonnaise

montrent tout de suite leur style et leurs claires tonalités -- à l'école des artistes italiens qui, dans la seconde moitié du xiv^e siècle, furent occupés à décorer le Palais des Papes. -- Les deux autres peintures, entrées au Louvre l'an dernier par une donation de M. Larcade et une de M. Lœbl, et beaucoup plus petites, sont du siècle suivant et nettement françaises. Ayant fait partie d'un même ensemble, elles représentent, peintes sur fond d'or, l'une deux scènes de la Passion : le *Portement de Croix* et *Le Christ dépouillé de ses vêtements*, l'autre une *Vierge de pitié*. Ce dernier panneau rappelle la conception et la composition de la grande *Pietà* de Villeneuve, mais, malgré l'émotion sincère qui l'a inspirée, n'atteint cependant pas à la sublimité de ce chef-d'œuvre. Ces œuvres avignonaises du xv^e siècle sont de précieux spécimens de l'activité de ce centre artistique où, comme le remarque fort bien Mme Bouchot-Saupique dans un article qu'elle leur a consacré (3), « se sont fondues les tendances les plus diverses des peintres venus de toutes les provinces » (l'auteur du célèbre *Couronnement de la Vierge* de l'hospice de Villeneuve-lès-Avignon, Enguerrand Charonton, n'était-il pas de Laon? d'autres vinrent de Franche-Comté, de Bourgogne, de Champagne) « attirés par l'activité artistique de la cité des Papes ».

Avant de quitter le Louvre, on pourra passer dans la salle Denon où sont montrées en ce moment (succédant à une exposition où les dessins d'Ingres acquis à la vente Lápauze et la belle esquisse à la sépia de Théodore Rousseau pour son tableau *L'Allée de châtaigniers*, voisinaient avec un petit tableau de Boilly, *La Main-chaude*, toile ayant figuré au Salon de 1824 et affectionnée particulièrement par l'auteur, qui la conserva chez lui jusqu'à sa mort) de nouvelles toiles provenant de dons récents : une charmante *Vierge avec l'Enfant*, peinte dans le Nord de la France au xv^e siècle, acquise par les « Amis du Louvre », une belle figure de *Sibylle* de l'école d'Ambrosius Benson (don de M. Doistau), une grande composition du peintre flamand du xvii^e siècle Mathäus Stomer, *Isaac bénissant Jacob* (legs du docteur Pierre Marie), une

de peinture en général, l'article de l'éminent historien de cette école, l'abbé H. Requin, dans la *Revue de l'art ancien et moderne*, 1904, t. II.

(3) Dans le *Bulletin des musées de France*, août 1929.

Cène due à l'un des frères Le Nain (leur sagace historien, M. Jamot, qui vient de leur consacrer un livre si remarquable (4), nous précisera lequel), une tête de *Saint Matthieu* par Ingres, pour son tableau *La Remise des clefs à saint Pierre* (don de M. Halvoersen), un petit Raffet, *Le Maréchal Ney à la bataille de Kowno* (don de M. Gaboriaud), un portrait de trois amis de Degas par ce dernier (don de Mme Jean-taud), enfin trois importantes *Natures mortes* de Cézanne, offertes par M. Auguste Pellerin.

§

L'exposition qui s'est ouverte le 23 janvier à la **Bibliothèque Nationale** (et durera jusqu'au 10 mars) pour célébrer le centenaire du Romantisme, est une des plus belles réussites dont l'actif administrateur de l'établissement de la rue de Richelieu, M. Roland-Marcel, et ses collaborateurs pourront s'enorgueillir. Elle passionnera tous les curieux d'histoire littéraire et les amoureux des livres. Organisée avec l'érudition et le goût le plus accomplis par le parfait connaisseur de l'époque romantique qu'est M. Henri Girard, administrateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève (la conférence-promenade qu'il improvisa, le jour de l'inauguration, à l'intention des représentants de la presse fut un vrai régal pour son auditoire, émerveillé de tant de savoir allié à un goût si fin) et par MM. Emile Dacier et Henri Moncel, de la Bibliothèque Nationale, rédacteurs avec lui du beau catalogue illustré, mine de précieux renseignements que conserveront soigneusement les bibliophiles et les historiens, elle présente, admirablement classés, dans un magnifique décor de tapisseries du xvii^e siècle (tenture de *Coriolan* d'après Lerambert, tenture des *Rinceaux* d'après Polydore de Caravage, tenture d'*Alexandre* d'après Ch. Le Brun) qui ajoutent encore à la splendeur de la galerie Mazarine, près de sept cents manuscrits et autographes, reliures, dessins, gravures et lithographies, médailles, cartes et plans, dont la plupart n'avaient jamais été montrés, provenant de nos grandes bibliothèques ou de collections d'amateurs, et choisis parmi les plus significatifs et les plus rares, merveil-

(4) Dans la collection « Les Grands Artistes » (Paris, Laurens, éd.).

leux florilège du mouvement romantique depuis ses lointaines origines, à la fin de l'ancien régime, jusqu'à ses dernières manifestations sous le second Empire.

Voici d'abord les premiers symptômes du « mal du siècle » avec Rousseau (manuscrit de la *Nouvelle Héloïse*), Bernardin de Saint-Pierre (*Paul et Virginie*), Senancour (*Obermann*), auxquels s'ajoutent les impulsions venues de l'étranger avec les *Nuits* d'Young, la traduction par Delille de l'*Othello* de Shakespeare, les poésies d'*Ossian* (dont on expose l'exemplaire ayant appartenu à Napoléon I^{er}), *Werther*; puis, quelques représentants du monde de l'émigration qui, en courant l'Europe, se firent une âme nouvelle, tels Elzéar de Sabran; Chênédollé, qui, comme Millevoye, annonce Lamartine; Aimée de Coigny, la « Jeune Captive » de Chénier, représentée par un des six exemplaires de son roman *Alvare*, retrouvés seulement en 1912; Xavier de Maistre; l'abbé Delille; enfin Chateaubriand et son groupe. Du grand enchanteur, voici les manuscrits ou les éditions originales des *Martyrs*, du *Génie du Christianisme*, d'*Atala*, des *Mémoires d'outre-tombe*, des lettres à Mme Récamier et à Mme de Custine, etc., sans parler du petit Homère qu'il avait dans son sac de soldat à l'armée de Condé et qu'il annota. Ses amis l'entourent : la tendre Mme de Beaumont, Mme Récamier, Joubert, Fontanes, le doux Balanche. Puis c'est Mme de Staël (dont on nous montre, entre autres, les manuscrits de *Corinne* et de *L'Allemagne* avec un des deux exemplaires de ce dernier ouvrage échappés à la destruction après la saisie ordonnée par l'Empereur) et le groupe de Coppel, d'où émerge surtout Benjamin Constant. Vis-à-vis, les manuscrits du *Pape* et des *Soirées de Saint-Petersbourg* de Joseph de Maistre, la *Législation primitive* de M. de Bonald, évoquent les projets, formés à ce moment par ces nobles esprits, d'une reconstruction idéale de la société moderne sur le plan catholique.

Mais après un rappel des nouvelles influences étrangères qui se firent jour à partir de 1822 (Byron, Walter Scott, Goldsmith, Manzoni, Silvio Pellico, etc.), nous voici enfin dans le domaine de la poésie. Lamartine nous y introduit, représenté — comme vont l'être également ses émules — par des pièces incomparables : manuscrits des *Méditations*, du *Lac*, des

Harmonies, de *Jocelyn*, de *l'Histoire des Girondins*, etc. Victor Hugo suit, avec les originaux de ses principales œuvres, poésies ou drames, parmi lesquels on remarque surtout le manuscrit de la *Légende des Siècles* et une curieuse note inédite datée de Bruxelles, 1852 : « *Credo in Deum, in Populum, in Galliam* », écrite (que cela est bien romantique et bien Hugo!) avec son sang. Le page effronté des *Contes d'Espagne et d'Italie* a moins de grandiloquence; outre ce recueil de début, on nous montre d'autres éditions originales de ses œuvres, le manuscrit d'un de ses charmants proverbes, et de brûlantes lettres d'amour à George Sand. Puis c'est Vigny (manuscrits d'*Eloa* et de *Chatterton*, exemplaire de *Servitude et Grandeur militaires* dans le coffret où il fut offert par l'auteur à Marie Dorval, et manuscrit de la *Colère de Samson* où l'amoureux déçu jette l'anathème à cette Dalila); Théophile Gautier, avec des éditions originales de ses œuvres et, pour *Mlle de Maupin*, un portrait de l'héroïne dessiné par lui; le groupe des « Jeune France »; Pétrus Borel, Aloysius Bertrand, Roger de Beauvoir; le cénacle de l'Arsenal (5) où autour du bon Nodier (représenté par des manuscrits, des lettres et le précieux exemplaire de *l'Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux* dédié à Victor Hugo, puis par celui-ci à Juliette Drouet) se réunissaient les premiers romantiques, parmi lesquels Félix Arvers dont on revoit ici le célèbre sonnet. Viennent ensuite Sainte-Beuve, évoqué sous le quintuple aspect de poète, de romancier, de critique, d'historien de Port-Royal et même d'amoureux (un exemplaire annoté par lui de son *Livre d'amour* voisine avec un de *Volupté* timbré aux initiales de Mme Victor Hugo), et, dans la même vitrine, ces deux âmes infiniment plus délicates, au mélancolique destin, qu'il faut louer les organisateurs de l'exposition de n'avoir pas oubliées : Eugénie et Maurice de Guérin. Puis c'est le poète exquis et rare que fut Gérard de Nerval; l'ironiste Alphonse Karr; les maîtres prosateurs Stendhal et Mérimée, ce dernier non seulement romancier et conteur, mais archéologue qui eut

(5) Ce premier cénacle romantique a été évoqué dans la charmante exposition organisée au printemps 1927, à la Bibliothèque de l'Arsenal (voir *Mercure de France*, 15 juin 1927, p. 702 et suiv.) et dont le beau catalogue illustré constitue un document précieux sur ces débuts du romantisme.

une part active dans la remise en honneur du Moyen Age et la restauration de nos grandes églises, de plus artiste lui-même comme le montrent ici des aquarelles d'après le Caravage et Velazquez. Mais voici le géant Balzac avec les épreuves corrigées du *Lys dans la vallée*, les *Contes drôlatiques* dont les gravures sur bois par Gustave Doré font un des plus beaux livres romantiques, de même que la *Peau de chagrin*, illustrée de vignettes en taille-douce. Et voici George Sand (lettres et romans, dont le premier, *Rose et Blanche*, écrit en collaboration avec Jules Sandeau et signé « J. Sand »), puis les muses romantiques : Daniel Stern, la comtesse d'Agoult, amie de Liszt, la touchante Marceline Desbordes-Valmore, Sophie et Delphine Gay, Mme Amable Tastu, Mélanie Waldor, en pendant des « petits romantiques » Emile et Antony Deschamps, Dovalle (tué en duel à vingt-deux ans et dont on voit le portefeuille de poésies troué par la balle meurtrière), Fontaney, Güttinguer, Henri de Latouche, Joseph Méry, Murger, Guiraud, Auguste Barbier, Soumet, etc.; enfin, les romanciers populaires : Alexandre Dumas, Eugène Sue, Paul de Kock.

Il faut s'arrêter, avant de continuer plus avant, devant les deux vitrines placées au fond de la salle, où l'on a réuni des numéros des journaux et revues politiques ou littéraires qui servirent de champ de bataille à la jeune école et à ses détracteurs, les Népomucène Lemercier, les Baour-Lormian, les Vignet, les Casimir Delavigne, les Ponsard, les Scribe et autres tenants essoufflés du classicisme auxquels on a joint Béranger, groupés plus loin dans une vitrine spéciale. Voici le *Journal des Débats*, le *Constitutionnel*, le *Conservateur*, organe de Chateaubriand, le *Figaro*, le *Charivari*, la *Presse*, le *Conservateur littéraire* (exemplaire avec corrections de Victor Hugo qui en était le rédacteur avec son frère Abel), la *Muse française*, organe du premier cénacle romantique, le *Mercur du XIX^e siècle*, le *Globe*, la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue de Paris*, l'*Artiste*, le *Magasin pittoresque*, le *Correspondant*, porte-parole du catholicisme libéral de Montalembert et de M. de Falloux, etc.; et, entre tous ces périodiques, le journal de Lamennais et de ses disciples : *L'Avenir*, organe de l'école de la démocratie chrétienne, rendu célèbre par la condamnation de Rome.

Nous retrouvons le malheureux Lamennais, novateur venu

trop tôt, et ses amis, Lacordaire, Ozanam et autres, dans les vitrines consacrées à l'Église, à l'Université et au mysticisme politique et social; on voit de lui notamment les manuscrits des *Paroles d'un croyant* et de *l'Esquisse d'une philosophie* et un compte rendu du procès intenté à la suite des émeutes d'avril 1834, dont la terrible répression inspira à Daumier sa saisissante et magistrale lithographie (exposée à côté) évoquant les massacres de la rue Transnonain. Ailleurs, Lamennais encore, Alexis de Tocqueville, l'école saint-simonienne, Auguste Comte, Proudhon, Blanqui, Cabet, exposent leurs différentes théories de réorganisation sociale, de même que, plus loin, les savants Bichat, Lamarck, Geoffroy-Saint-Hilaire, Cuvier, Laënnec, Ampère, présentent leurs diverses conceptions de l'origine de l'univers et leurs découvertes. Quant à l'Université, et à ses doctrines, elles sont représentées par le spiritualiste Maine de Biran, l'éclectique Cousin, Villemain et Jouffroy.

Le mouvement de renaissance catholique d'alors, dont les plus éloquents protagonistes furent Lacordaire et Montalembert et qui suscita de nombreux ouvrages, dont deux : *Le Christ devant le siècle* du comte Roselly de Lorgues (1835) et le *Tableau poétique des fêtes chrétiennes* du vicomte Walsh (1837) méritent, quoique non exposés, d'être cités à cause du succès qu'il eurent, s'accompagna d'un engouement pour le Moyen Age et l'architecture gothique, auquel contribuèrent les travaux et écrits — qui nous sont montrés — d'historiens et d'archéologues comme Augustin Thierry, Michelet, Rio (qui remit en lumière les Primitifs italiens), Nodier, auteur avec le baron Taylor et A. de Cailleux, des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, une des plus belles publications du XIX^e siècle, Viollet-le-Duc (dont on voit le rapport, accompagné de dessins de sa main, sur la restauration de Vézelay et la description de Pierrefonds), Arcisse de Caumont, fondateur du *Bulletin monumental*, etc. (on eût aimé voir rappeler également l'œuvre si méritoire d'Alexandre Lenoir, créateur du Musée des monuments français, qui, en sauvant de la destruction les créations de nos vieux « imagiers », contribua tant à les remettre en honneur).

Et voici le théâtre et la musique, le premier représenté par

des éditions originales ou des manuscrits de pièces célèbres dues à Frédéric Soulié, Elisa Mercœur et autres, des lettres de Rachel, de Marie Dorval, de Frédéric Lemaître; la seconde par les partitions autographes de la *Dame blanche*, de la *Muette de Portici*, de *Guillaume Tell*, de *Robert le Diable*, du *Pré aux Clercs*, de la *Symphonie fantastique* de Berlioz, le programme d'un concert de Liszt, des lettres de Beethoven, de Chopin, de la Malibran, les mémoires et le portrait par Jean Gigoux de la Taglioni, un recueil de romances de la reine Hortense donné par elle au peintre Isabey et nombre de pièces de ce genre ornées de vignettes par Célestin Nanteuil, Gigoux, Devéria, Gavarni, Tony Johannot, etc. Nous retrouvons ailleurs ces artistes et d'autres comme Gustave Doré, Raffet (*L'Expédition des Portes de fer*, dont on voit l'exemplaire ayant appartenu au maréchal Bugeaud), Grandville, Henry Monnier, etc. : les bibliophiles se délecteront — et se consumeront d'envie — devant les éditions rares des plus beaux livres illustrés d'alors, dont il est inutile de rappeler les titres, goûteront même le charme vieillot des *keepsakes* et s'émerveilleront devant les reliures de choix — dont plusieurs « à la cathédrale » — mises sous leurs yeux.

Une vitrine, ensuite, est consacrée aux romantiques provinciaux : Barbey d'Aurevilly, Jasmin, Brizeux, Victor de Laprade, Mistral (mais où sont Soulayr et Hippolyte de la Morvonnais, l'ami de Maurice de Guérin?) et une dernière aux écrivains en qui résonnent les ultimes échos du romantisme : Renan, Taine, Leconte de Lisle, les Goncourt, Baudelaire, Flaubert et son ami Louis Bouilhet, enfin Banville et les Parnassiens, fils de Théophile Gautier. Nous aurions aimé y voir joint un écrivain qui fut l'ami de Barbey d'Aurevilly et qui, par son style fulgurant et son mysticisme chrétien, peut être considéré comme apparenté au romantisme : l'auteur, entre autres, de ces deux chefs-d'œuvre : *Le Désespéré* et *La Femme pauvre*, Léon Bloy.

L'exposition est complétée par une collection de trente-deux des médaillons de David d'Angers, d'après les personnages célèbres de l'époque, et des médailles frappées soit à l'effigie d'hommes illustres, soit en commémoration d'événements historiques comme le sacre de Charles X, la révolution de 1830,

l'érection de l'obélisque, l'achèvement de l'Arc de Triomphe, le retour des Cendres, et par une série de cartes et plans non moins intéressante : on y remarque notamment une carte archéologique de la France, les cartes des premiers chemins de fer, des plans de grandes villes, le panorama et le plan en relief du cours du Rhin, etc. (6).

Et maintenant, après la littérature, l'art romantique réclame un semblable hommage officiel. Il le lui sera rendu prochainement au Louvre sous la forme d'une exposition Delacroix, au Musée Carnavalet et au Musée des Arts décoratifs.

MÉMENTO. — Nous avons dit ici en son temps l'importance exceptionnelle de la magnifique donation faite en 1906 par le baron Carl de Vinck, au Cabinet des estampes de notre Bibliothèque Nationale : environ 25.000 gravures — dont quantité de pièces rares ou même uniques — illustrant de la façon la plus suggestive un siècle de l'histoire française, de 1770 à 1871. Pour permettre aux travailleurs ou aux amateurs d'apprécier à toute leur valeur les richesses qui leur étaient ainsi offertes, la Bibliothèque Nationale entreprit aussitôt la publication d'un inventaire analytique sous forme de luxueux volumes illustrés, dont le premier, rédigé, comme le suivant, par M. François Bruel, parut en 1909. Les tomes II et III (ce dernier rédigé par MM. Marcel Aubert et Marcel Roux) concernèrent la Révolution et nous avons dit quelle abondance de matériaux précieux ils offraient aux historiens. Voici, aujourd'hui, le tome IV qui paraît ; Napoléon et son temps (Directoire, Consulat, Empire) en forment le sujet. Plus important encore que les précédents, ce magnifique volume (ix-715 p., avec 37 planches en héliotypie ; Le Garrec éd.), comprend l'énumération et la description de 9.026 estampes de tout genre et de toute technique, où, cette fois encore, les pièces rarissimes sont nombreuses et où tous les événements, grands et petits, de cette période de vingt ans, qui va de 1795 à 1814, sont évoqués. Il n'est pas besoin d'insister longuement sur l'intérêt captivant d'une telle réunion de documents. Cet intérêt s'accroît encore à la lecture des commentaires historiques, d'une érudition si scrupuleuse, dont M. Marcel Roux accompagne la description minutieuse de chacun d'eux, et les historiens lui sauront gré, en outre, d'avoir, grâce à de patientes recherches, réussi à dater de façon précise la plupart de ces pièces. Les amateurs, avec eux,

(6) L'exposition sera accompagnée de trois concerts de musique romantique donnés les samedis 1^{er} et 15 février, et le samedi 1^{er} mars, à 17 heures.

prendront plaisir, enfin, à regarder les belles reproductions hors texte qui leur sont offertes des plus curieuses. Et tout le monde s'accordera à témoigner une fois de plus sa gratitude à M. le baron de Vinck, dont l'Académie des Beaux-Arts a voulu récompenser l'érudition et la générosité en l'élisant parmi ses membres correspondants.

ERRATUM. — Dans notre dernière chronique (*Mercur*e du 1^{er} janvier), p. 185, ligne 18, lire : « Abou-Roash » (au lieu d'Abou-Roasli) et ligne suivante : « ...ne remontant pas plus haut... »

AUGUSTE MARGUILLIER.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Daniel Voelter : *Glozel und die Einwanderung von Semiten im heutigen französischen Departement Allier um 700 vor Chr.*; Strasbourg, J. H. Ed. Heitz; 8°, 224 pages, 110 fig. — Une lettre de M. Oger, témoin à décharge dans l'affaire Bayle-Philipponet.

Ces 110 clichés zinc sont vraiment bien commodes; ils sont répartis sur des planches dépliantes et permettent une vue d'ensemble des principales trouvailles de Glozel, disséminées dans un grand nombre de publications (fascicules de Morlet, *Illustration*, etc.). Comme les brochures de Morlet sont devenues introuvables, l'auteur rend un réel service à la science en mettant sous les yeux d'un public étendu les pièces du procès (pas celui de Moulins; car il ne discute qu'à peine l'authenticité des trouvailles; il la considère avec raison comme évidente), notamment la douzaine de tablettes déjà publiées, sur une centaine qui ont été découvertes. Aussi éprouve-t-on une impression favorable à l'auteur en ouvrant le volume. Mais Glozel n'est qu'un aspect de ce procès; les découvertes du Sinaï, et en général de l'Arabie et de la Syrie, en sont l'autre. L'impression première est aussitôt annulée par l'absence dans le volume de la contre-partie, c'est-à-dire de planches représentant les monuments sur lesquels ont été découverts les signes sinaïtiques et vieux-phéniciens.

L'auteur, théologien hollandais qui a publié déjà une dizaine de livres sur le problème de l'historicité de Jésus, l'Apocalypse, les lettres de saint Paul, le messianisme de Jésus, la composition des Evangiles, etc., ne semble pas s'être encore fait un nom dans l'étude des inscriptions sémitiques, sauf par une brochure, précisément sur les inscriptions du Sinaï, dont